

Les parkings

Celui qui prend le temps d'examiner de quoi son existence quotidienne est concrètement faite en conclut inévitablement que les parkings y occupent une place considérable. Souterrains ou à étages, en épi ou perpendiculaires, ils envahissent chaque vie devenue automobile et répondent à sa propension irrésistible à plébisciter l'identité répétitive par des rectangles bien dessinés où parquer son ennui. Quel que soit l'endroit où l'on se rend, on doit nécessairement passer par un parking. Il forme à présent l'antichambre de toute action urbaine, le passage obligé des déplacements et des entrées. Répondant au besoin d'accessibilité immédiate des bâtiments commerciaux et institutionnels, les aires de stationnement deviennent

toutefois si gigantesques qu'elles dissuadent l'automobiliste de s'y arrêter : il lui faudrait traverser à pied ces zones immenses et désertes pour rejoindre le lieu de sa destination.

S'il sert à l'occasion de terrain de jeu improvisé ou de circuit de vitesse illicite, il n'est cependant pas de lieu plus rationnellement pauvre et émotionnellement creux que ce grillage territorial bleu marine qui enserre routes et buildings, rues et places et donne à l'ensemble goudronné l'apparence d'un casier vide. Car, de manière paradoxale, les parkings sont le plus souvent vacants, même de jour. Leur conception prévoit un remplissage maximal à la période des fêtes de fin d'année. Le reste du temps, 80 % de leur surface reste sans emploi. À la ville elle-même, les parkings semblent offrir une disposition rectangulaire qui évite le gaspillage désordonné de l'espace. Mais en réalité ils favorisent seulement son goût du contrôle social, son attachement pour les zones bien délimitées où elle peut distribuer, à la vue de tous, fonctions et rôles en se réservant les meilleures places. Sortes de stalles imaginaires, les parkings permettent à l'esprit d'élever des cloisons dans l'air. Dans leur immatérialité bienfaitrice, ils lui donnent l'assurance d'une protection tridimen-

sionnelle. Et par-delà les toits des voitures alignées, ils disparaissent pour de bon. Il suffit pourtant de se promener un dimanche matin dans la lointaine banlieue de Los Angeles, vers Simi Valley ou Pomona, pour parvenir à les contempler dans leur milieu naturel. Là, vus d'un pont d'autoroute ou d'une quelconque éminence urbaine, ils reposent en paix, mais surtout en rang. Exacts au rendez-vous, ils s'étendent sur des miles et des miles, monochromes et identiques, comme les damiers d'un jeu sans pions.

Sans se presser, un homme qui accompagne son chien en laisse traverse le parking d'un magasin d'outillage. Il représente l'unique présence humaine au milieu de cette esplanade déserte. Je l'interroge.

— C'est le seul endroit où je ne suis pas dérangé par les voitures.